

**ANDRÉ THEURIET ET NICE  
À LA BELLE ÉPOQUE**

**Martine ARRIGO-SCHWARTZ**

Ils viennent à Nice de la capitale, en villégiature hivernale; ils sont académiciens comme Paul Bourget et Louis Bertrand, journalistes comme Jean Lorrain, souvent des *minores* de la littérature, tombés aujourd'hui dans l'oubli, une poignée de ce « Tout-Paris » qui invente la ville en fonction de ses présupposés culturels. A la charnière des siècles, en pleine Belle Epoque, des romanciers comme Paul Margueritte, des auteurs de guides touristiques comme Stephen Liégeard décrivent la ville de Nice dans des textes publicitaires destinés au public de la bourgeoisie parisienne dont ils font au passage un portrait pas toujours laudatif durant leurs mois de villégiature hivernale sur la Côte. Parmi ces privilégiés, on peut distinguer André Theuriet académicien, romancier, journaliste, et voir en quoi il est représentatif de cette petite société et de ses mentalités.

Les auteurs qui ont inventé Nice font partie, pour l'essentiel, de ce qu'on nomme « le Tout-Paris ». A la Belle Epoque, André Theuriet, comme Jean Lorrain et Paul Margueritte, s'auto définit par la bouche de ses personnages romanesques. A la traîne des journalistes, académiciens et hommes politiques, députés et ministres qui en sont les « personnalités », on découvre des « cocottes » que Theuriet appelle dans *Le Charme Dangereux* « les belles mondaines...qui sont de vraies brebis de Panurge »<sup>1</sup>. Beaucoup des intellectuels d'influence qui constituent cette coterie sont nés dans les provinces françaises, même s'ils ont tous subi l'irrésistible attraction culturelle de la capitale qui unifie leurs origines éclectiques. Theuriet est né à Marly le Roi en 1833.

Claude-Adhémar Theuriet, était dit André Theuriet. Il suit ainsi la mode des pseudonymes. Molière, Voltaire et Stendhal montrent que le phénomène n'est ni spécifique à l'époque, ni nouveau. La mystification de Gary alias Ajar, couronné par des prix littéraires sous ses deux noms, perpétue cette longue pratique du nom de plume. Néanmoins, la profusion des pseudonymes littéraires dans une époque où la seule censure n'explique pas tout pose question autour de la notion de camouflage, de double vie ou de mystification.

Ce « Tout-Paris » au soleil reproduit à Nice les habitudes parisiennes dont témoignent les souvenirs de Ferdinand Bac. André Theuriet comme Jean Lorrain, tient salon. Il avait une véritable petite cour, rue Blacas, où l'on rencontrait François Coppée<sup>2</sup> et Camille Flammarion<sup>3</sup>. Grâce aux souvenirs de la journaliste provençale Zoë de Sauteyron, alias Léon Sarty, nous disposons d'une description de Theuriet à la barbe pointue et aux yeux vifs, présenté comme timide à l'excès : « ce sylvain avait une passion enthousiaste pour le ciel, la mer, les bois, la flore de notre beau pays. On le rencontrait souvent dans la campagne<sup>4</sup>. » Elle le peint comme « un faune aux traits adoucis rêveurs, au sourire tendre et mélancolique »<sup>5</sup>, lui trouve une figure « martiale » et un sourire plein de finesse. Ce peintre de la province venait à Nice tous les hivers et n'ignore rien du cosmopolitisme des stations hivernales, sensible à la frivolité de cette population « exotique ». Il faisait partie des intimes des Bashkirtseff et de Maupassant, et fit publier le journal de Marie.

De 1880 à 1914, grâce au libéralisme de la loi de 1881, c'est l'apogée de la presse française. Les journalistes parisiens célèbres de l'époque, tombés dans l'oubli aujourd'hui, se réservent la partie belle dans l'élaboration et la propagation des images de Nice. Ils interviennent dès les années 1860 et resteront toujours présents, fidèles entre les fidèles de la

---

<sup>1</sup> P.11, *Charme Dangereux*, Paris Calman-Lévy, nouvelle collection illustrée, 1910 [1891]. Jean Lorrain évoque aussi dans *Le Poison de la Riviera* [1906] 1992, Paris, Table Ronde, ce milieu de « journalistes et de demi-mondaines » (p.27), ... « que nous méprisons également » (p.32).

<sup>2</sup> Ce poète français né à Paris en 1842 fut compté par la critique officielle fin de siècle parmi les plus grands poètes français, il fut nommé à l'Académie en 1884.

<sup>3</sup> Astronome français, auteur d'une *Astronomie Populaire*, il fonda la Société Astronomique de France en 1887.

<sup>4</sup> Sarty, *Nice d'Antan*, p.321, notes et souvenirs, Nice Isnard, 1921.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.322.

villégiature hivernale. Ce sont d'abord des journaux parisiens dans lesquels s'expriment les auteurs. Theuriet ne faillit pas à la règle : en collaboration avec Paul Arène et Mauclair, il écrit dans le *Journal*. Ces journalistes sont une douzaine parmi lesquels deux académiciens dont Theuriet montrant ainsi l'interaction de ces deux mondes.

A l'exception de Bac d'origine noble, de Margueritte fils de général, et de Jean Lorrain grand bourgeois, les auteurs du « Tout-Paris » en villégiature hivernale à Nice font partie de l'auguste assemblée, pour l'essentiel des hommes de la cinquantaine illustrant le thème des *has-been*. Ils entrent à l'Académie, surtout entre 1880 et 1914 : André Theuriet en 1896, à 63 ans : Il est ainsi parmi les aînés. Tous expriment les grands courants parisiens voire européens. Theuriet est le digne représentant d'un académisme sans surprise, correspondant à la reconnaissance officielle de talents conservateurs dans un grand esprit parisianiste.

Les quelques auteurs qui ne sont pas membres de l'Académie se réfèrent volontiers à ceux qui le sont. Ils participent ainsi à un microcosme aux valeurs communes dans lequel ils se citent, écrivant les uns pour les autres. Le principe des préfaces et dédicaces entretient des rapports mutuels de considération officielle. La préface est une sorte de parrainage, la dédicace un hommage qu'un auteur fait de son ouvrage à quelqu'un. André Theuriet écrit ainsi la préface de *Rives Bénies* d'Adrien Marx qui paraît en 1895 aux Librairies Imprimeries Réunies à Paris et celle de *Au pays bleu* d'Henri Moris qui paraît en 1900 chez Plon, à Paris encore. Ces guides correspondent à une demande accrue liée à la plus grande facilité des moyens de transport<sup>6</sup>. Ils cherchent à faire connaître un site touristique enchanteur pour attirer des villégiatures hivernales et sont surtout destinés à la bourgeoisie parisienne qui a les moyens financiers de s'offrir ce séjour. Si les hivernants malades des années 1860-70, restaient, en moyenne, un mois à Nice<sup>7</sup>, et se contentaient de quelques excursions, les hivernants en bonne santé veulent des distractions. Ils circulent beaucoup plus. La durée des séjours s'allonge, de novembre à mars. Les guides propagent des images de Nice lieu de Beauté, devenues déjà des clichés. Le point d'orgue en est le guide touristique de Liégeard, *La Côte d'Azur*, qui paraît en 1887. Theuriet en rédigeant les préfaces devient partie prenante du phénomène.

#### • Le romancier

Parmi les auteurs qui ont fondé les mythes de la ville dès le début des années 1860, la moitié seulement a une rue à son nom selon des critères qui restent relativement sibyllins. Paul Margueritte dont les romans étaient pourtant aussi populaires que ceux de Theuriet n'en a pas, alors que Theuriet, sans doute en raison de son appartenance à l'Académie, en a une. Ils ont tous vécu la période à Nice et sont les acteurs plus ou moins involontaires d'une villégiature qu'ils décrivent avec des genres littéraires variés. Chez Theuriet, excepté un poème sur Nice, publié dans un recueil qui paraît en 1894, ode dithyrambique inspirée par le sentiment communément répandu de découvrir un paradis, on note une préférence pour la fiction romanesque. Genre littéraire majeur au XIX<sup>e</sup> siècle, le roman a les suffrages des auteurs et de leurs lecteurs. Il véhicule ce que sont devenues les images de la ville à la Belle Epoque : Les premiers romans dont l'action est située à Nice datent de 1890, ce sont ceux de Theuriet qui apparaît ainsi comme le pionnier d'un genre qui prend cette ville pour cadre. Après les récits de voyage et surtout les guides touristiques à large divulgation, le mythe se déplace dans l'imaginaire littéraire, les romans constituant avec les souvenirs l'essentiel des regards sur les êtres. On en compte douze, dont plusieurs d'un même auteur. L'action se situe

---

<sup>6</sup> Paris et Nice sont reliés par le chemin de fer depuis 1864.

<sup>7</sup> Comme le remarque Négrin dans ses *Promenades de Nice*, Cauvin, Nice, 1862 p.52.,

à Nice avec une part importante de la description consacrée à la ville et/ou à ses habitants, ceux d'un hiver surtout. Les auteurs sont les mêmes journalistes/académiciens.

André Theuriet tient une place importante dans cet aréopage puisqu'il fait paraître en 1891 chez Calman-Lévy, *Le Charme Dangereux* et en 1896 chez Ollendorff, *Fleur de Nice*, dont l'action se situe en partie à Nice, en partie à Villefranche. Ces œuvres sont de gros succès de librairie : en 1930, *Le Charme Dangereux* était à sa 31<sup>e</sup> réédition (!)<sup>8</sup>, ce qui s'explique par le thème des conflits amoureux bourgeois autour du mari de la femme et d'un troisième larron qui vient rompre l'équilibre conjugal moral. Il a déjà fait recette et ne présente rien de bien original ni de bien nouveau<sup>9</sup>. Si ces textes ont un tel succès populaire c'est qu'ils gardent la morale sauve dans une philosophie conventionnelle chrétienne. On renvoie ainsi les lectrices à leurs casseroles conjugales, et les lecteurs à leurs épouses légitimes, dans l'optique d'une vie paisible, après avoir goûté par personnage interposé au plaisir de contrebande qui est un peu le charme du péché qui mène à la perdition.

Les romanciers sont pour la plupart peintres de mœurs provinciales. Le cas Theuriet est significatif de l'ensemble. H. Bonnemain, dans la présentation qu'il fait de ces œuvres<sup>10</sup>, et Emmanuel Besson, dans son ouvrage *André Theuriet, sa vie, ses œuvres*<sup>11</sup>, le présentent à mi-chemin du réalisme et de l'idéalisme. Lui qui s'était juré d'être Lamartine ou rien n'aura aucun succès avec ses textes poétiques ce qui l'incite à s'orienter vers la prose. Il s'inspire de ce qu'il a directement observé. Ses personnages se meuvent dans les milieux qu'il a le mieux connus, livrant une image à la limite du témoignage. Il s'attarde sur la structure mentale de ses héros. Il reste très classique, la description importante dans ses romans faisant partie intégrante du sujet, prépare et justifie les événements et explique le jeu des passions. C'est un écrivain très conventionnel dans les sujets choisis et dans la manière de les traiter. Très conformiste il défend dans un style ampoulé une morale traditionnelle qui n'est pas souvent sauve dans les œuvres romanesques de l'époque.

En général, les romans, des mélodrames grand public, destinés à faire pleurer Margot, finissent toujours mal et sont surtout des illustrations sur le mode imaginaire d'une société délétère de nantis hivernants, vue souvent sans complaisance. Les histoires sont adaptées à Nice et à ses clichés, élaborés de 1860 à 1890: une nature aphrodisiaque qui fait de la ville une nouvelle Venise propice aux voyages de noces et au péché de chair, dans une ambiance générale de perdition. Les personnages principaux sont des trios amoureux avec des variations. Le jeune couple et le mariage brisé par une liaison servent de moteur à l'action. Theuriet ne faillit pas à la règle. Dans *Le Charme Dangereux*, Jacques Morel oublie Thérèse sa jeune épouse avec Maria Liebling, la belle aristocrate russe. Dans *Fleur de Nice*, Violette Castellar est prise entre deux hommes, dont un lui serait destiné et l'autre pas. Theuriet reprend ainsi une conception du mariage et de l'amour hyper conventionnelle. Le thème de la fête dans ses excès particulièrement sur le motif du Carnaval, est très important dans *Charme dangereux*<sup>12</sup>.

Les Niçois souvent absents sont abondamment critiqués lorsqu'ils apparaissent dans le paysage romanesque. Les étrangers considèrent que le particularisme niçois qui n'est pas en soi un défaut conduit à des modes de vie fondés sur l'esprit de querelle, l'hypocrisie et la corruption. Sur ce point précis, Theuriet, comme Burnel et Durandy, considère que le Niçois promet beaucoup et tient peu, au pays des amitiés superficielles et du pharisaïsme. Nice

---

<sup>8</sup> Nous avons conclu ces chiffres des renseignements trouvés sur les exemplaires consultés.

<sup>9</sup> On est loin ici des romans de Huysmans, Proust ou Zola.

<sup>10</sup> H. Bonnemain, *Pages choisies des auteurs contemporains, André Theuriet*, Paris, Colin, 1907.

<sup>11</sup> Emmanuel Besson, *André Theuriet, sa vie, ses œuvres*, Paris, éditions Besson, 1889.

<sup>12</sup> et aussi dans *Le Carnaval de Nice, La Doublure, et Le Royaume de printemps*.

serait-elle comme la Provence une gueuse parfumée? Les Niçois des marchands de soleil mus par des mécanismes mafieux ?

Les étrangers leur reconnaissent néanmoins quelques rares qualités. Ils sont de l'avis unanime des gens pieux. On retrouve mention de leur religiosité dans le roman réaliste de Theuriet, *Fleur de Nice*. Lorsqu'il fait se promener Violette et son amoureux dans la vieille ville il raconte les spectacles des fêtes populaires de Pâques, les scènes que jouent les petites gens<sup>13</sup>avec grande conviction. Il montre l'importance de la tradition de Noël et de Pâques pour le peuple niçois. « Toutes deux lui servent non seulement à montrer ses sentiments pieux, mais aussi à satisfaire son goût pour les processions, les flâneries et les spectacles<sup>14</sup>. » Pendant la semaine sainte, les théâtres donnent une pièce tirée des récits évangéliques, avec des acteurs en chair et en os ou de simples marionnettes. Au quai du Pont Vieux on jouait en niçois, dans une petite salle modestement décorée avec une bordure de mousse et des fleurettes artificielles et les personnages étaient représentés par des poupées mécaniques. Deux guitaristes seulement composaient l'orchestre, pourtant Theuriet ajoute: « un souffle biblique passait et on y avait, mieux que dans les décors d'un théâtre artistiquement machiné, l'illusion de Jésus de Nazareth, pensif et doux, s'acheminant sur l'âne, au soleil couchant, dans les rues de Jérusalem jonchées de palmes et de rameaux d'oliviers. <sup>15</sup>»

Si dans l'ensemble Theuriet est un intellectuel parisien type dans la période de la Belle Epoque par ses réactions et ses descriptions romanesques de la ville, de ses habitants et de la population cosmopolite qui peuple Nice en hiver, il offre quelques originalités par rapport à la vision généralement donnée par ses contemporains. Il ne faudrait donc pas le réduire à un personnage monolithique.

La présence des Niçois reste à la Belle Epoque anecdotique et exceptionnelle dans les images et représentations de la ville. Deux œuvres seulement<sup>16</sup> dont *Fleur de Nice*, en font des personnages principaux. La plupart des hivernants en effet, ne prennent que peu d'intérêt aux habitants du pays. Du guide touristique au roman, s'étale une propension à décrire le petit peuple avec un regard curieux et méprisant de voyageur aisé et de colon satisfait de sa supériorité. Une exception à cette incompréhension quasi générale et au caractère socialement limité des rares descriptions, c'est encore Theuriet, dans *Fleur de Nice*, qui s'intéresse à l'aristocratie niçoise. Ricord rappelle dans *Nice Joie des Artistes* que le salon du monde que constituait alors la ville tenait à l'écart la société niçoise qui subissait pourtant parfois l'influence des mœurs faciles de la colonie étrangère. Theuriet évoque leur superficiel mélange dans les salons niçois. On y retrouve notables locaux et fonctionnaires nationaux<sup>17</sup>. Il

nous décrit cette aristocratie comme « provinciale ». Elle n'est pas à la mode, et la mode bien sûr, c'est Paris. Quelques chapitres se situent à Saint-Jean-Cap Ferrat, dans les maisons d'été des aristocrates et grands bourgeois niçois. Theuriet brosse avec les jeudi de la villa Olympia

---

<sup>13</sup> Theuriet, *Fleur de Nice*, pp.50-51, Paris, Ollendroff. 1896.

<sup>14</sup> Theuriet, *ibidem*, p.50 .

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> L'autre est le roman du polonais Sienkiewics, *Sur la Côte d'Azur* qui paraît en 1905, Paris, Librairie Universelle.

<sup>17</sup> « La foule des invités est d'ordre composite et se renouvelle en partie à chaque saison mais, malgré ces modifications annuelles, [...] on y peut observer les mêmes groupements caractéristiques. Là se coudoient les personnages notables de la société indigène et les éléments mobiles de la colonie étrangère. [...] Les grandes dames authentiques s'y mêlent à des aventurières dont les noms et les titres sonores sont aussi douteux que le maquillage qui leur donne un semblant de jeunesse. Néanmoins ce monde disparate ne se mélange qu'à la surface. Au bout d'un quart d'heure on peut constater qu'une sélection s'opère. Dans chaque coin de petits clans finissent par se former » (Theuriet, *Fleur de Nice*, p.8, *op. cit.*).

le tableau de cette société provinciale. La famille de Saint Pons, dont il décrit longuement la

maison du Bd Carabacel, au début du chapitre II, avait à Villefranche, une villa de villégiature entourée d'un beau jardin. Les « lundis » de Mme de Saint-Pons n'étaient fréquentés que par cette aristocratie locale « à l'allure guindée, des toilettes retardataires, un esprit peu cultivé<sup>18</sup>. »

Il précise ainsi sa pensée « Un bon exemple est celui du marquis de Roquebillière. Il était vêtu comme au temps de sa jeunesse, d'un pantalon gris perle, d'un gilet blanc et d'une courte redingote noire »<sup>19</sup>

A deux reprises seulement un peintre est le personnage principal d'un roman, dont *Charme Dangereux* <sup>20</sup>: Jacques Moret y reflète la réalité sociologique d'une présence en nombre d'artistes dans le pays niçois. C'est là une autre originalité de Theuriet, même si le personnage romanesque de l'artiste se retrouve, mais en second rôle, chez Margueritte et Lorrain.

*Le Charme dangereux* tente d'expliquer le comportement de l'artiste en comparant les comportements créatifs dans le contexte du site niçois du peintre Lechantre, personnage secondaire et de Jacques Moret, personnage principal et peintre également.

Tous deux considèrent l'endroit propice à l'aquarelle, ce qui correspond aux remarques et réalisations des artistes du monde réel. Lechantre venu rendre visite au jeune Jacques lui déclare: « Quelle lumière n'est-ce pas ? et quel soleil ... Le ciel est d'un bleu si appétissant qu'on en mangerait ... Sais-tu, gamin, que voilà un temps à souhait pour ton aquarelle<sup>21</sup> ? » Plus loin, l'auteur dit de Jacques: « Il voulait profiter de son séjour sur le littoral pour en rapporter quelques aquarelles. Le pays s'y prêtait. Il fallait donc consacrer ces limpides journées à étudier<sup>22</sup>. »

La ressemblance s'arrête là. En vérité, tout les distingue, par des méthodes de travail quasiment opposées. L'une s'adapte mieux au contexte que l'autre. Même si, comme le dit Theuriet de Lechantre: « Ce brave paysagiste subissait comme les autres la séduction des plaisirs niçois<sup>23</sup>. » Lechantre parvient néanmoins à peindre: « Il avait découvert dans les environs de nombreux motifs de tableaux, et, comme il était doué d'une rare puissance de travail, il abattait de la besogne tout en faisant la fête. Parfois seulement, en constatant chez Jacques un état psychologique inquiétant, il (Lechantre) déblatèrait contre l'influence débilatante de cette ville, qu'il appelait « la Capoue moderne »<sup>24</sup>. Jacques n'a pas la puissance de travail du vieux Lechantre, ni la même facilité que lui à trouver des sources d'inspiration dans les paysages environnants. C'est un besogneux<sup>25</sup>. Affaire de style. L'un s'imprègne facilement du site, l'autre non. L'un fait des pochades, l'autre rêve de grandes scènes de vie rustique qui n'ont rien à voir avec l'environnement niçois. Comme il ne parvient pas à ses fins, Jacques est stérile à son grand désespoir. Il en fait cruellement l'analyse, après avoir amèrement constaté son absence quasi totale d'inspiration : « Je n'ai pas de sujet en tête [...] Je ne travaille plus. C'est quand même dommage !- Est-ce le soleil de Nice ou la vie pot-au-feu

---

<sup>18</sup> Theuriet, *ibidem*, *ibid.* p.28.

<sup>19</sup> *ibid.*, p.29.

<sup>20</sup> L'autre dans ce même roman de Sienkiewics.

<sup>21</sup> *Charme Dangereux*, p.16.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.130.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.150.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> « Malheureusement, il n'avait ni cette liberté d'esprit ni cette facilité d'exécution qui permettaient à Lechantre de broser rapidement de jolies pochades. Il travaillait péniblement. Ce n'était que par une suite non interrompue de laborieux efforts qu'il se rendait maître de ses idées et leur donnait une forme définitive. D'ailleurs son genre de talent se prêtait moins à l'improvisation que celui de Lechantre » (*Ibid.*, pp 374-375).

que tu mènes qui t'ôte le goût du travail ? (dit Lechantre) »<sup>26</sup> Jacques s'inquiète: « Décidément [...] je ne sais plus peindre [...] d'où me vient cette impuissance à rendre la physionomie de ce pays-ci<sup>27</sup> ? » Alors, il cherche les raisons aux difficultés qu'il éprouve à retranscrire cette nature puisqu'il est incapable de trouver son inspiration dans un paysage mental. Paradoxalement, c'est le charme que le pays a trop récemment exercé sur lui qui l'empêche de créer<sup>28</sup>. Manque de recul, absence de distanciation intellectuelle face aux sensations premières. La nouveauté des lieux est un frein à la sûreté et à la sincérité d'exécution<sup>29</sup>. Il a besoin de s'imprégner du site pour mieux le peindre. Selon lui, l'observation ne fait pas bon ménage avec l'émotivité, rien là de bien original. Sa définition de l'inspiration persévérance dans le travail est loin d'être universelle. Il y aurait selon lui, incompatibilité entre l'état d'âme dans lequel le met l'environnement et l'état d'esprit nécessaire à toute création<sup>30</sup>. Sa conception besogneuse de la création artistique est incompatible avec l'environnement naturel et humain qui est le sien à Nice. La vérité est que l'âme de Nice lui échappe comme elle échappe à Theuriet.

### • Theuriet et le génie du lieu

La ville apparaît coupée en deux parties par le Paillon créant une opposition sur différents registres, historique, politique, et sociologique, cette dernière étant originale de l'évolution de Nice. Selon Gabriel Charmes, « il y a deux villes à Nice ou du moins deux sociétés: la ville et la société indigènes d'une part, d'autre part la ville et la société étrangères, il ne se fait guère de mélange entre les deux<sup>31</sup>. » Le terme « d'indigène » a ce petit parfum de colonialisme auquel s'ajoute le sentiment qu'il est nécessaire de maintenir la ségrégation. La vieille ville est réservée au petit peuple et la nouvelle aux nantis, ce qui explique la réticence des riches hivernants vis à vis de la partie ancienne. Il est un paradoxe: Même si le quartier ancien offre un cachet d'authenticité aux yeux des voyageurs comme des autochtones, les étrangers n'aimaient pas y habiter. Ils s'y promènent volontiers pourtant. Les flâneries de Theuriet dans le vieux Nice qui exhalent un parfum de « pittoresque » sont conformes à l'esprit général. Au-delà d'une recherche peut-être sincère d'authenticité perce un fond de voyeurisme. Il écrit dans *Le Journal* du 3 janvier 1895 : « A côté du Nice fêtard, mondain et banal, qui ressemble à toutes les villes de plaisir, il y a la vieille cité niçoise avec sa physionomie d'autrefois, ses mœurs originales, sa population grouillante et bariolée, et cette dernière est bien plus amusante, d'un charme autrement savoureux. A chaque tournant, l'œil est égayé par une surprise<sup>32</sup>. »

La magie du lieu s'exerce avec une grande force puisqu'il semblerait que toujours ou presque on reste ou on revienne. Lord Brougham<sup>33</sup>, « inventeur » de la ville de Cannes,

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.210.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>28</sup> « Il se rejetait alors sur des sujets pris dans ce Midi où il vivait depuis tantôt six mois : La nature de ce pays nouveau l'avait fortement charmé, il était encore trop sous le coup de cet éblouissement. Ces grands aspects de mer et de montagne, cette lumière victorieuse, ces colorations intenses, le désorientaient. » (*ibid.*, p.375).

<sup>29</sup> « Contre son attente, il travaillait peu et ne rapportait que des pochades inachevées. L'éblouissement de l'œil, la nouveauté des sites, produisaient en lui un sursaut qui nuisait à la sûreté de l'exécution » (*ibid.*, p.135).

<sup>30</sup> « Tu sais parfaitement qu'on observe mal quand on est trop ému, [...]Ce n'est pas dans ces milieux-là qu'on trouve l'inspiration, parce que l'inspiration n'est autre chose que l'effort réitéré chaque jour » (*ibid.*, pp. 139-140).

<sup>31</sup> Gabriel Charmes, *Les stations d'hiver de la Méditerranée*, p.27, Paris, Calman-Lévy, 1885.

<sup>32</sup> Article d'André Theuriet paru dans *Le Journal* du 3 janvier 1895.

<sup>33</sup> Né à Edimbourg en 1778, mort à Cannes en 1868. Baron, érudit, avocat, homme politique ; il s'arrête, en 1834, sur le site de Cannes durant un séjour dans le Midi de la France.

partant pour d'autres horizons, fut interrompu par un incident matériel. Il comptait rester une nuit, il y vécut trente ans, y mourut et y dort pour l'éternité. Cet aristocrate anglais illustre à merveille les propos de Banville<sup>34</sup>, « on vient à Nice pour une semaine et on y reste toute la vie. » Et ils sont tous venus et revenus, de la Reine Victoria à Marie Bashkirtseff, en passant par Nietzsche et la famille impériale russe<sup>35</sup>.

Theuriet et Padovani sont les auteurs étrangers à la ville les plus sensibles à ce magnétisme. Dans la Préface qu'il écrit pour l'ouvrage d'Adrien Marx, *Rives Bleues*, Theuriet constate : « On ne devrait visiter certains pays que lorsqu'on est assuré de pouvoir y retourner dès que la fantaisie vous en prendra ; ils nous imprègnent tellement de leur grâce pénétrante et de leur inoubliable beauté que la privation de les revoir nous devient une cruelle torture. Ainsi la Côte d'Azur, entre Nice et Menton »<sup>36</sup>.

Dans les premières pages de *Fleur de Nice*, un court dialogue entre l'héroïne principale Violette Castellar une autochtone, et le jeune Vital, hirondelle de l'hiver, est significatif : «

-Vous n'avez jamais quitté Nice ?

-Non monsieur, j'y suis née,

. Vous monsieur qui êtes un voyageur infatigable, vous pouvez du moins le comparer aux autres et l'admirer en connaisseur.

-Oui,[...] chaque fois que je reviens, je lui trouve un charme que je ne rencontre nulle part ailleurs »<sup>37</sup>.

Dans *Le Charme dangereux*, Theuriet reprend, par personnage interposé, ce sentiment qui est certainement le sien. Jacques Moret, agonisant loin de Nice, dit : « Vous n'avez pas idée comme ce pays là [Nice] me hante<sup>38</sup> ! »

En parallèle avec les nombreuses références à la Grèce Antique des étrangers et des autochtones, Theuriet comme Lorrain manifeste une réminiscence culturelle de la Rome antique. Ces contemporains qui avaient à peu près fait les mêmes « humanités », ont des références identiques face au site. Pour Theuriet « le pays qui m'a donné la révélation de la poésie virgilienne [...] c'est un petit coin de la Riviera »<sup>39</sup>. Le deuxième mot clé, c'est le terme « idylle », auquel ils font référence tous les deux. Theuriet parle de « ce paysage d'idylle »<sup>40</sup>.

En fait, Nice est une heureuse synthèse par son site exceptionnel d'une double tendance très méridionale avec des réminiscences italiennes et grecques. Le peintre du *Charme dangereux* se fait le porte-parole des sentiments du romancier. Lors d'une promenade à Cimiez, Jacques et sa femme sont surpris par la pluie. Suit une description poétique des vallonnements boisés qui s'offrent la mer en toile de fond, puis le peintre plein d'admiration s'écrit : « Je comprends l'Italie. Cela me donne la révélation d'un idéal que je n'avais jamais

---

<sup>34</sup> Théodore de Banville, *La mer de Nice*, lettres à un ami, Marcel Petit éditeur, 1860.

<sup>35</sup> La Reine Victoria venait chaque année sur la Côte. A Cannes en 1887, à Grasse en 1891, à partir de 1895 à Nice. Elle continuera cinq années consécutives, en résidence au Grand Hôtel de Cimiez. Marie Bashkirtseff s'installe à Nice en 1871, et elle y commence, en janvier 1873, son Journal. Elle est à Nice en 1879 pour le Carnaval ; elle y fait encore des séjours en 1882. Nietzsche fait un premier séjour du 2 décembre 1883 au 20 avril 1884, puis un deuxième du 8 décembre 1884 en avril 1885 et un troisième de mi-novembre 1885 à mai 1886. La villa Bermond fut louée dès 1856 pour le compte de la famille impériale russe. A l'automne 1864, séjournent à Nice, le tsar Alexandre II, la tsarine et leur fils Nicolas qui devait y mourir le 22 avril suivant.

<sup>36</sup> André Theuriet, in Adrien Marx, *Rives Bénéies*, Paris, Librairies Réunies, 1895, Préface, pp. VII-XV.

<sup>37</sup> André Theuriet, *Fleur de Nice*, op. cité, p.12.

<sup>38</sup> André Theuriet, *Le Charme dangereux*, p.409, op. cit. « Voyez-vous, le charme de Nice m'a empoisonné et ne me lâchera pas ... Ah ! les niçois ont raison de prendre pour symbole une hirondelle avec cette devise « Je reviendrai ! » Quand on a une fois vécu dans cette lumière, on ne vit plus ailleurs » (*ibid.*, p.411). *La Nostalgie du Pays Bleu* renvoie à une double sensation de regret et de désir.

<sup>39</sup> André Theuriet, *Bouquet de fleurs*, p.290, Paris Fayard, 1895.

<sup>40</sup> André Theuriet, *Bouquet de fleurs*, op. cit.

bien senti. Il faudra, Thérèse, que nous lisions ensemble les poètes grecs après avoir vu ce paysage, il me semble que je les goûterai mieux et que je les aimerai<sup>41</sup>. » C'est une vision directe, sensorielle et picturale du site, qui éveille des réminiscences culturelles chez Jacques. Elles sont celles de Theuriet, imprégné d'humanités gréco-latine comme des générations d'intellectuels français:<sup>42</sup> par personnage interposé toujours, il tente une difficile synthèse entre une culture rationnelle livresque et une approche sensorielle directe toute païenne. Cette Italie et cette Grèce antiques réunies, réminiscence culturelle déformante, ne sont pas celles que l'on voit mais celles que conservent en eux ceux qui ont longtemps rêvé sur les statues grecques et les peintures florentines ou vénitiennes. Après une poétique description du paysage niçois, Theuriet explicite cette relation mentale et sentimentale qu'entretiennent les intellectuels et les artistes de la fin de XIX<sup>e</sup> siècle avec Nice : « C'était ainsi que, au sortir d'une lecture d'un roman de George Sand ou d'une comédie de Musset, Jacques avait rêvé l'Italie : une terre lumineuse, embaumée, où, parmi des jardins d'orangers, d'élégantes patriciennes se promenaient au son d'une musique amoureuse. Pour la première fois, son rêve prenait une forme tangible<sup>43</sup>. »

La ville attire les orientalistes. Theuriet évoque cet appel dans une description du Vieux Nice qu'il conclut ainsi: « Quand une coulée de soleil se répand par hasard au fond des rues obscures, tout cela<sup>44</sup> se remue au milieu de chaudes éclaboussures de lumière et vous donne comme un rêve d'Orient<sup>45</sup>. » En 1900, lorsqu'il publie *Au pays bleu*, Moris reprend la phrase à son compte, mot à mot, à la page 44, avec la bénédiction de Theuriet, son préfacier, petite flatterie...Marx, préfacé aussi par Theuriet trouve dans l'enchevêtrement de la végétation un ensemble qu'il qualifie de « bizarre et charmant » et qui, selon lui, « rappelle quelques-unes de ces villes asiatiques évoquées par la magicienne des Mille et Une Nuits »<sup>46</sup>.

Ce qui fascine les étrangers c'est son aspect de jardin qui en fait un véritable Eden retrouvé. Qui dit jardin dit fleurs. « Les fleurs partout, il y en a »<sup>47</sup>. Le deuxième élément sont les oliviers, les pins et les lauriers roses d'une végétation méditerranéenne plus que niçoise. Theuriet évoque l'olivier dans *Le Charme dangereux* : « Bien qu'on fut au 13 avril, le mistral soufflait, et les massifs d'oliviers, fouettés par le vent, détachaient le retroussis argenté de leur feuillage sur le bleu cru du ciel . »<sup>48</sup> Il se montre aussi sensible à l'exubérance qui caractérise le marché aux fleurs. Jacques le peintre dit : « Là, parmi des jonchées de plantes aromatiques, les plus jolies femmes de la colonie étrangère circulaient gaiement, suivies de porteuses dans la corbeille desquelles elles entassaient des gerbes d'œILLETS, de mimosas et de rose » .

Dans *Charme dangereux* toujours, décrivant de manière réaliste certains quartiers de la ville, Theuriet remarque que la plupart des villas et hôtels particuliers sont séparés par de spacieux jardins. Une des originalités de ces jardins c'est la vue qu'ils ont sur la mer. Dans *Fleur de Nice*, décrivant la promenade que font Vital, Violette et Marie-Thérèse dans le jardin, il note: « Tous trois s'engagent dans une longue allée dont les marges sont fleuries

---

<sup>41</sup> André Theuriet, *Le Charme dangereux*, p.54, *op. cit.*

<sup>42</sup> « Ils passèrent leurs soirées à lire des traductions de *l'Odyssée*, de Sophocle et de Théocrite, et Jacques, pour la première fois, savoura à la source l'éternelle fraîcheur, le charme toujours jeune de la poésie grecque. Les descriptions rustiques de Théocrite, comparées aux paysages de la campagne niçoise, le ravissaient par la couleur et le relief exacts des détails. » (*ibid.*, p.55).

<sup>43</sup> André Theuriet, *ibid.* pp. 88-89,

<sup>44</sup> La population.

<sup>45</sup> André Theuriet, article « Théâtre inconnu » in *le Journal du Jeudi* du 3 janvier 1895.

<sup>46</sup> Marx, *Rives bénies, de Marseille à Naples*, pp3-4, Paris Librairies Imprimeries réunies, 1895

<sup>47</sup> Stephen Liégeard, *La Côte d'Azur*, p.302, Paris Quantin 1887

<sup>48</sup> Theuriet, *Le Charme dangereux*, p .348, *op. cit.*

d'une profusion de grandes violettes russes et à l'extrémité de laquelle on voit la mer bleuir<sup>49</sup>. » Il reprend la description en insistant sur cette présence: « Les oliviers et les pins allongent leurs ombres et, là-bas, la mer prend des teintes bleu pâle glacées de vieil or<sup>50</sup>. »

A ces jardins s'associe la terrasse, la balustrade apparaissant comme conseil d'ornement, à l'image de Turin qui copie la rue de Rivoli à Paris. Dans *Le Charme dangereux*, Theuriet en fait le lieu privilégié de la contemplation liée au génie du lieu<sup>51</sup>. Il décrit la villa Endymion et ses jardins qui sont une merveille, avec pour point d'orgue ses terrasses donnant sur la mer: « A travers des terrasses étagées, que coupent de loin en loin des cyprès aux fuseaux élancés, des rampes sinueuses cordées de buissons de roses conduisent par degrés à la maison<sup>52</sup>. » La balustrade devient parfois cadre de mort avec les idées suicidaires qui animent Violette vers la fin de *Fleur de Nice*: « Elle songea à tout terminer par un brusque saut dans la mort. Elle se précipita vers la fenêtre et passa sur le balcon qui surplombait au-dessus de la mer.[...] - le vertige du gouffre la prenait déjà, mais, quand elle voulut franchir la balustrade, une terreur la paralysa - [...] Elle quitta le balcon »<sup>53</sup>.

A l'*hortus deliciarum* s'ajoute le temps immobile. Cette double image est un des fantasmes de l'orientalisme. A Nice, le temps semble suspendu. Cette utopie le fait s'interrompre dans un éternel printemps, une sorte de « *Pâque éternelle* », une évidence qui s'exprime dans toutes les œuvres de témoignage plus ou moins direct. Les chroniques et les œuvres de fiction réalistes reconnaissent qu'en hiver la chaleur, à midi, est celle du mois de mai à Paris. Dans *Charme Dangereux*, Theuriet évoque les promenades de Jacques et Thérèse: « par les tièdes après-midi qui mettent en fête ce coin du littoral où l'hiver est ignoré »<sup>54</sup>.

La ville apparaît ainsi comme le lieu de matérialisation privilégié d'un fantasme culturel commun à une intelligentsia parisienne, et Theuriet en est l'un des propagateurs privilégiés.

En parallèle à l'Eden, un paganisme voluptueux s'exprime dans le thème romanesque récurrent d'une nature aphrodisiaque qui inspire joie, désir, sensualité. L'ambiance générale est sous le signe de la joie. Ce terme, avec le mot clé « désir », revient comme un leitmotiv. Il conduit, dans un crescendo très décadent, de l'amour à l'érotisme, en passant par la sensualité. La nature semble propice à la joie, ce qui inscrit le site dans une ambiance méditerranéenne générale à laquelle s'ajoute dans les romans la dimension de la corruption. Ces images de la ville sont plus spécifiques de la Belle Epoque et plus conformes à une idéologie européenne dominante qu'à une identité niçoise particulière.

Ici encore Theuriet est partie prenante des grands mythes de Nice. Francis Lechantre, dans *Charme dangereux* au cours d'une conversation entre hommes chez la princesse Koloubine tente d'expliquer d'un ton gouailleur à l'auditoire cosmopolite, en lâchant la bride à sa verve parisienne, d'où vient l'attrait du pays: « C'est la joie de vivre qui éclate dans les yeux, dans les fleurs et dans le ciel ; Voilà le vrai charme qui vous emballa, vous retourne

---

<sup>49</sup> André Theuriet, *Fleur de Nice*, pp.11-12, *op. cit.*

<sup>50</sup> *Ibid.*, pp.12-13.

<sup>51</sup> Même sentiment dans la description du jardin de la villa Bd Carabacel: « Les deux frères s'accoudèrent à la balustrade. Au-dessous d'eux, le jardinet descendait en pente douce jusqu'à la grille voilée de jasmins et de chèvrefeuilles. Au-delà les platanes de l'avenue entrecroisaient leurs branches bourgeonnantes et achevaient d'isoler la villa » (Theuriet, *ibidem*, chap. IV, p.55).

<sup>52</sup> André Theuriet, *Charme dangereux*, p.78, *op. cit.*

<sup>53</sup> (*ibid.*, p.72).

<sup>54</sup> André Theuriet, *ibidem*, p.54.

comme un gant et qui vous fait battre la campagne<sup>55</sup> : L'air de Nice, messieurs, l'air de Nice<sup>56</sup>. »

De manière générale, le paysage incite au « désir ». Nice, dans son « génie du lieu », devient l'amplificateur et même l'excuse pour chacun des quatre héros concernés de trois romans situés dans la ville. On ne trouve ici que ce qu'on était venu chercher, et Theuriet illustre ce thème en montrant le sentiment de culpabilité qui assaille son héros, non perverti à l'origine. Pourtant le désir est le plus fort, pour reprendre le terme récurrent<sup>57</sup>. Dans *Charme Dangereux*, c'est dans le contexte du Carnaval, voué lui-même à la folie et à la démesure, que la passion se développe. Mania, pensant à Thérèse, la jeune épouse de Jacques, commente son propre comportement en disant : « Je joue le rôle de la méchante fée, tandis que la fée du foyer demeure dans le fond de votre cœur pure, impeccable, religieusement adorée<sup>58</sup>. » Dans l'esprit de Jacques cette palpitante créature incarne ce qu'il avait désiré depuis son arrivée à Nice<sup>59</sup>. Elle devient ainsi le symbole d'une ville vouée tout entière à l'amour dans un paganisme voluptueux.

Dans l'ensemble, les romanciers faisaient du pays une vague toile de fond devant laquelle leurs héros passaient. Les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle prolixes en descriptions ont peu dépeint la côte et Nice en particulier. Ils réservent leur encre pour les personnages qu'ils y situent. La représentation romanesque du site de Nice dont la publicité n'est plus à faire à la Belle Epoque, est limitée, stéréotypée et très absente. Ainsi, la ville qui sert de cadre figé n'est-elle que très peu décrite, et seulement par des lieux en liaison directe avec les activités touristiques de loisir. On relève la description du cours Saleya, dans *Charme dangereux*. La déjà célèbre Promenade des Anglais, vitrine de la ville apparaît toujours décrite de manière laudative à quatre reprises dans des romans qui font une certaine part à la ville matérielle dont *Charme dangereux*<sup>60</sup>. Mais c'est Beaulieu, Saint-Jean-Cap-Ferrat qui reste l'endroit de référence, cité dans *Charme Dangereux*, et dans *Fleur de Nice*<sup>61</sup>.

Le motif de la promenade amoureuse s'illustre avec le couple Violette et Vital dans *Fleur de Nice*. Violette déclare: « Cette montée au château, je m'en souviendrai toute ma vie<sup>62</sup>. » La description renvoie au sentiment commun d'un lieu propice aux amoureux, d'un moment unique et inoubliable, dans un site tout aussi unique et inoubliable. Violette et Vital quittent le château au coucher du soleil. C'est au retour de cette promenade qu'ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Theuriet décrit ainsi le décor: « C'était un vrai chemin d'amoureux et les énormes bouquets d'agaves gardaient gravés sur leurs tiges épaisses des serments de fidélité et de tendres déclarations<sup>63</sup>. »

L'ambiance générale sous le signe de l'amour sulfureux est sensuelle et érotique. Tous les personnages masculins des romans fin XIX<sup>e</sup> qui se situent à Nice rendent compte de cette irrésistible descente dans l'empire des sens que représente le site. Pour donner plus de poids à Nice sur leur comportement les auteurs en font des hommes vertueux. Ils rendent ainsi plus

---

<sup>55</sup> André Theuriet, *ibidem*, pp.363-364.

<sup>56</sup> Ce sentiment commun semble inexorablement influencer sur les tempéraments et Theuriet dans *Fleur de Nice*, évoquant une matinée limpide, ne peut s'empêcher d'écrire à propos de son héroïne éponyme qui sent l'énorme gâchis de n'être pas en osmose avec la joie ambiante: « elle eut conscience du contraste de son intime désenchantement avec la joie du paysage d'idylle »(p.27, *op. cit.*).

<sup>57</sup> « Le lendemain, le soleil se leva sur un azur immaculé. Jacques, à l'aspect de ce ciel radieux, sentit son désir flamber plus violemment au-dedans de lui » (André Theuriet, *ibidem*, p.295, *op. cit.*).

<sup>58</sup> *Ibid.*, p.261.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.311.

<sup>60</sup> Et aussi dans *Carnaval de Nice* Chap. 11. *Royaume de Printemps* Chapitres I et II. *et, L'Entrave*

<sup>61</sup> et *La Côte d'Azur*

<sup>62</sup> André Theuriet, *Fleur de Nice*, p.54, *op. cit.*

<sup>63</sup> André Theuriet, *ibidem*, p.54.

significatifs l'oubli progressif des valeurs morales et l'entrée inévitable dans une atmosphère délétère décadente qui coïncide avec l'état d'esprit de cette fin de siècle.

Theuriet pour sa part évoque longuement les effets de l'ambiance générale sur Jacques dans *Charme Dangereux*. « Le paysan aux sensations vives » se laisse aller au désir et à la griserie du plaisir, avec de nombreux termes à connotation amoral sensorielle de type « fête, désir (cité plusieurs fois dans le texte), ivresse, se griser, plaisir<sup>64</sup> ». Ce que Theuriet appelle « l'influence du milieu » fait son œuvre pour tous les personnages romanesques.

Les femmes aussi, même les plus honnêtes et vertueuses se laissent emporter par l'ambiance générale et le printemps est synonyme d'amour. Dans le même roman de Theuriet, Jacques et Mme Liebling riche slave en villégiature ne peuvent y échapper. En tête-à-tête dans le jardin d'une villa ils ont ce court dialogue significatif: « Quel beau pays ! s'écria-t-il [Jacques]. Oui, un pays créé à souhait pour l'amour, dit étourdiment Mania, en aspirant avec sensualité les parfums printaniers épars autour d'elle<sup>65</sup>. »

L'image de l'Eden qu'inspirent les lieux aux étrangers en général et à Theuriet en particulier, correspond à la fois à une pensée méditerranéenne par son origine grecque et à une idéologie conservatrice locale par la recherche conventionnelle de Beauté. L'expression Nizza la Bella qui sert de titre à l'une des trois versions de l'ouvrage que Mme Rattazzi consacre à la ville<sup>66</sup> résume une opinion largement répandue : « Les jours se succèdent ici d'une beauté que je qualifierais d'insolente<sup>67</sup>. » Theuriet là encore reflète le sentiment général lorsqu'il écrit, dans *Jardin d'automne*<sup>68</sup> « Ta source de beauté [...] ne tarira jamais ». Le belvédère du Château est un endroit privilégié d'où la vue exceptionnelle sur la baie symbolise la Beauté aux yeux des intellectuels parisiens pétris de culture antique. Cette admiration immédiate suscitée par le paysage explique en partie l'aveu commun à de nombreux auteurs d'un manque de plan comme si toute démarche intellectuelle était vaine face à tant de Beauté pure. C'est le cas pour les deux ouvrages préfacés par Theuriet. C'est bien là un paysage interprété par l'homme du Nord. En cela, Nice devient lieu de pérennité des archétypes, ce qui correspond à l'histoire de la cité qui n'aime pas les soubresauts. Une telle Beauté exceptionnelle est associée au thème du faux-semblant, avec les notions de décor et de spectacle. Le consensus se fait chez les chroniqueurs/voyageurs autour d'un mot clé « décor ». Le terme revient dans quatre romans de la Belle Epoque rapprochant témoignages et œuvres de fiction. Theuriet, lorsqu'il évoque le sentiment premier qui envahit son héros à son arrivée dans la ville, écrit: « Heureux [...] oui on devrait l'être dans cette ville qui, dès la sortie de la gare, prenait un air de fête, avec son décor exotique »<sup>69</sup>. Il parle aussi de « rivage enchanté »<sup>70</sup>. Ici la couleur reine, c'est le bleu, bleu de la mer et bleu du ciel, bleu qui donne le tempo. Avec bleu, en un mot, tout est dit. Paul Arène avait choisi le titre de *Pays Bleu*, pour un de ses ouvrages. Henri Moris, archiviste des Alpes Maritimes, a aussi intitulé *le Pays Bleu*, le grand volume illustré préfacé par Theuriet.

## ● Témoignage de la villégiature

---

<sup>64</sup> « Cette société cosmopolite, affinée et sensuelle, paraissait positivement n'avoir d'autre idéal que de faire la fête. [...] Cette fois l'influence du milieu agissait fortement sur un tempérament d'artiste très impressionnable » (André Theuriet, *Charme dangereux*, p.59, *op. cit.*).

<sup>65</sup> André Theuriet, *ibidem* p.91.

<sup>66</sup> *Op. cit.*

<sup>67</sup> Nietzsche à sa sœur, Nice, 1883.

<sup>68</sup> André Theuriet, *Jardins d'automne*, Paris Lemerre 1894.

<sup>69</sup> André Theuriet, *ibid*, p.49, *op. cit.*

<sup>70</sup> André Theuriet, *Jardin d'automne*, poème *A Nice*, cité in *Les belles pages du pays niçois*, p.291, *op. cit.*

La notion de saison est essentielle. De Souza étudie ce qu'il nomme: « Nomadisme moderne, instinct des hirondelles, instinct de saison<sup>71</sup>. » Mme Rattazzi « regrette que chacun se considère comme oiseau de passage »<sup>72</sup>. Theuriet, dans *Charme Dangereux*, crée le néologisme « babélique ». Anglais, Allemands, Américains du Sud sont évoqués dans des portraits hauts en couleurs et caricaturaux<sup>73</sup>. Cette saison d'hiver, de novembre à fin avril, fait de Nice une « ville d'hivernage »<sup>74</sup>. La saison est marquée par un cérémonial d'ouverture et de clôture. Les préparatifs sont accompagnés d'une fébrilité que décrit Theuriet dans *le Charme dangereux* : « Les magasins achevaient leur toilette pour la saison d'hiver. Partout il y avait comme une invitation à vivre une joie et à savourer un plaisir cueilli sans effort »<sup>75</sup>.

Les journaux tels qu'ils sont représentés dans les romans de 1890 à 1914 offrent des chroniques mondaines qui commentent festivités et arrivées de célébrités, ce qui correspond à la réalité historique des journaux parisiens lus par ces hivernants. Theuriet dans *Le Charme Dangereux* évoque avec beaucoup de réalisme un article d'une feuille locale dans lequel le journaliste cite parmi les aimables visiteurs: « Le célèbre peintre de la “Rentrée des Avoines”, le triomphateur du dernier salon, M. Jacques Moret, qui passera ici l'hiver avec sa charmante femme et qui s'est installé rue Carabacel<sup>76</sup>. »

Le Carnaval est à Nice une coutume bien vivante, liée à la vie populaire urbaine<sup>77</sup>. En 1877, grâce à une entente avec les Chemins de Fer naissent à l'occasion du Carnaval d'abord entre Gênes et Marseille, les « trains du plaisir »<sup>78</sup>. Cette réalité a une résonance littéraire. Paul Arène intitule « un train de plaisir », la dernière partie de *Au bon soleil*<sup>79</sup>. Les romans réalistes les mentionnent. Theuriet, dans *Charme dangereux*<sup>80</sup> dit: « Les trains arrivaient bondés, les hôtels refusaient des voyageurs<sup>81</sup>. »

Le Corso d'entrée du Roi dans sa bonne ville de Nice marque le début des festivités. Guides touristiques et œuvres romanesques réalistes montrent ses trois visages successifs: Polichinelle, bourgeois aisé de la Belle Epoque, et Gargantua. Le premier s'inscrit dans la tradition de la *commedia dell'arte*, le deuxième est plus réaliste, le troisième revient à un univers de fantaisie. Toujours, c'est le gigantisme, le burlesque et la part du rêve.

Seul Theuriet une nouvelle fois un peu décalé par rapport aux conceptions communes décrit dans *Le Charme Dangereux* le roi/bourgeois aisé de la Belle Epoque, qui se confirme à partir de 1898. Il nous le présente lors du corso nocturne d'ouverture. En complet gris, il

---

<sup>71</sup> De Souza, *Nice capitale d'hiver*, p.27, Paris Berger Levrault 1913

<sup>72</sup> Mme Rattazzi, *Nice la Belle*, p.89, Nice, Société typographique, 1854, 2<sup>e</sup> édition. Jean Lorrain, cité par Saqui, directeur des musées de Nice, utilise l'expression « les passants de Nice ». Theuriet, fait dire à Violette, dans l'épilogue : « A ce monde de passage je ne livrerai pas mon cœur » ( Theuriet, *Fleur de Nice*, p.76, *op. cit.*).

<sup>73</sup> André Theuriet, *Charme dangereux*, pp.162-163, *op. cit.*

<sup>74</sup> Louis Bertrand, *La Riviera que j'ai connue*, p.8, Paris Fayard, 1933.

<sup>75</sup> Theuriet, *Charme dangereux*, p.56, *op. cit.*

<sup>76</sup> André Theuriet, *ibidem*, p.53, *op. cit.*

<sup>77</sup> Mentionné en 1294, lors d'une visite du Comte de Provence, Charles II d'Anjou, comme une fête de bals et de mascarades. Voir Annie Sidro, *Le Carnaval de Nice et ses fous*, Nice, éditions Sare, 1979.

<sup>78</sup> Tandis que dès 1866 Thomas Cook crée son premier Cook's Tour d'Italie.

<sup>79</sup> Rappelant que les publicités sont placardées dans les gares, « la Compagnie PLM couvre colonnes et murs d'immenses affiches jaunes annonçant des trains de plaisir pour Gênes. Florence, Rome, Naples » (Paul Arène, *Au bon soleil*, Paris, G. Charpentier, 1881.)

<sup>80</sup> « des touristes débarqués du train de plaisir et fagotés en des dominos de lustrine » (*ibid.*, p. 206).

<sup>81</sup> André Theuriet, *Charme dangereux*, p.162, *op. cit.*

chevauche une bicyclette, un parapluie vert en sautoir<sup>82</sup>. Le « large sourire stupide » du Polichinelle de Margueritte, devient « un air bonhomme ». Au gigantisme s'ajoute le ridicule.

Les confettis sont vendus par des marchands, petites gens du pays, dispersés sur le parcours du Corso. Mentionnés partout, les confettis sont le raccourci du Carnaval, dans la tradition italienne. Marie Bashkirtseff note pourtant dans son journal, au 16 février 1882 : « Quelle différence avec les carnivals italiens, ici c'est un défilé d'un tas de pauvres indigènes associés [...] Cette population flottante et cosmopolite ne peut donner l'idée d'un carnaval en Italie où l'aristocratie s'en mêle. » Malgré l'évidente différence de classe reste un goût d'Italie résumé par une gaieté spontanée, ce que rappellent guide touristique et roman, Liégeard et Theuriet qui note : « Nice prenait l'originale physionomie qui caractérisait jadis le carnaval italien. <sup>83</sup> » L'atmosphère populaire, reste courtoise. C'est une spécificité du Carnaval de Nice. Theuriet dit que la population participe à la fête : « Un entrain qui fait du carnaval niçois un spectacle unique.:[...] Dans cette tapageuse mêlée de toutes les classes de la société, l'explosion de la joie populaire est rarement grossière; partout règne l'aménité<sup>84</sup>. »

Tous les auteurs rappellent la nécessité de porter un masque pour se protéger le visage, un domino pour ne pas salir ses vêtements. Les lieux privilégiés des batailles sont la Préfecture, le cours Saleya et la rue St-François-de-Paule. La description dans guides touristiques et romans est sous le signe d'une bonne humeur sans démesure.

Theuriet décrit la bataille de confettis de plâtre : « les gens de la chaussée lançaient des projectiles aux gens des fenêtres qui à leur tour, en répandaient des pelletées sur le dos des passants »<sup>85</sup>c'est le conflit entre la rue et les balcons puis il évoque l'« attirail » nécessaire pour les batailles : « pelles de fer-blanc, gibecières de coutil, masques de toile métallique »<sup>86</sup>. Dans l'ensemble, les descriptions restent ludiques. « Les projectiles lancés à poignées se croisaient au milieu des éclats de rire et rebondissaient avec un tintement sec sur les planches<sup>87</sup>. »

Les pratiques mondaines de la villégiature passent par ces lieux de réunions privés dont Theuriet avait d'ailleurs l'expérience personnelle, même si ce sont surtout les femmes qui tiennent salon. Les résidences niçoises imaginaires de Theuriet collent à la réalité des zones d'habitations de la villégiature hivernale à Nice. Ce n'est pas surprenant. Ce sont des romans qui se veulent études de mœurs réalistes des hivernants parisiens et/ou slaves.

En contraste avec l'atmosphère étrange, vaguement malsaine de Jean Lorrain, Theuriet dans ses romans *Le Charme Dangereux* et *Fleur de Nice* nous révèle des intérieurs d'une grande sérénité. Jacques Moret le peintre parisien bourgeois, héros de *Charme Dangereux* loue une villa, Bd Carabacel, où habitent également les aristocrates niçois, évoqués dans *Fleur de Nice*. La référence aux tableaux de Carlone manifeste le goût local. L'effet provincial cossu est accentué par l'ambiance Napoléon III, avec un divan circulaire et un palmier décoratif<sup>88</sup>. Les villas des riches aristocrates russes se situent Bd Carlone, pour Mania

---

<sup>82</sup> « Monté sur une gigantesque bicyclette [...]. Vêtu d'un complet de drap gris, un parapluie vert en sautoir, les jambes emprisonnées dans des bas écossais, l'énorme mannequin, saluait d'un air bonhomme les curieux. » (Theuriet, *ibidem*, pp.163-164.).

<sup>83</sup> *ibid*, chap. IX, p.190, *op. cit.*

<sup>84</sup> *ibid*, pp.190-191, *op. cit.*

<sup>85</sup> *ibid*, p.195, *op. cit.*

<sup>86</sup> *ibid*, p 163, *op. cit.*

<sup>87</sup> *ibid*, p.194, *op. cit.*

<sup>88</sup>« L'appartement de réception, situé au rez-de-chaussée, se composait de trois pièces en enfilade : la salle à manger, le salon et un boudoir. Décoré de quelques tableaux de Carlone, le vieux maître niçois, égayé par une profusion de fleurs, l'appartement aux plafonds peints avait un aspect gai et hospitalier. Les tapis assourdisaient

Liebling et à flanc de colline, vers Ste Hélène-St Philippe, pour la princesse Koloubine toutes deux héroïnes slaves de *Charme Dangereux*.

Les salons imaginaires de Theuriet sont un écho romanesque à ceux bien réels des souvenirs de Louis Bertrand. A la comtesse d'A. que nous n'avons pas identifiée mais qui a certainement existé, correspondent les personnages romanesques de la baronne Mania Liebling et de la princesse Koloubine dans *Le Charme Dangereux* inspirées sans doute par des hôtes réelles, fiction et réalité étant, comme c'est souvent le cas, étroitement mêlées.

Le petit hôtel de Mme Liebling, dans *Charme Dangereux*, offre une ambiance où les fleurs restent un élément important de la décoration<sup>89</sup>. Sur le perron de marbre blanc où s'enchevêtrent des roses grimpantes une sorte d'atrium introduit à un salon éclairé par un plafond vitré, le tout donnant l'impression d'un patio de Séville. Dans la galerie des tables, chargées de livres et de bibelots, un piano à queue, des divans et des fauteuils, de grandes lampes dressées au centre de jardinières fleuries donnaient un caractère d'intimité à ce salon spacieux qui tenait du boudoir et de l'atelier: « Cette joyeuse compagnie fumait des cigarettes<sup>90</sup>, buvait du thé et devisait bruyamment des petits scandales de Nice. Mania, à la fois enjouée et ironique, dirigeait la conversation en femme du monde experte excitait la verve de ses hôtes, cherchait à les mettre successivement en relief. » On devisait bruyamment des petits scandales de Nice. Sur ce point, ce salon n'est pas particulièrement russe. Mania s'amuse des légères médisances pleines d'allusions dont le sens échappait à Jacques, étranger aux pratiques des salons parisiens ou niçois. Parmi les habitués, une comtesse russe décavée, qui venait emprunter dix louis à Mme Liebling pour jouer à la roulette, un journaliste de la *Gazette des Etrangers*, des femmes du monde alcooliques, des artistes<sup>91</sup>.

La princesse Koloubine reçoit ses hôtes en leur accordant plus ou moins de temps et d'intérêt. Lorsque Jacques arrive chez elle, Theuriet la décrit comme si elle jouait avec ses invités pour mieux se mettre elle-même en valeur au milieu des uniformes. « Un journaliste faisait les honneurs de la villa à un millionnaire américain fraîchement débarqué et il le renseignait sur les principaux hôtes de la princesse<sup>92</sup>. » Suit une galerie de portraits féminins, marqués par la démesure, représentant des stéréotypes de femme du monde qui sont la fleur de la colonie russe: la joueuse, la séductrice, la fêtarde. Ce sont toutes des habituées, comme chez Mania. Leur portrait symbolise l'aristocratie décadente d'une société russe au bord de l'explosion<sup>93</sup>.

---

les pas d'un valet allant et venant discrètement dans la salle à manger pour préparer le thé. » (André Theuriet, *Fleur de Nice*, op. cité, p.28).

<sup>89</sup> « Le petit hôtel occupé par Mania était situé entre cour et jardin et précédé d'un perron de marbre blanc, où s'enchevêtraient des roses grimpantes. Une sorte d'atrium décoré de cinéraires bleus communiquait avec un salon éclairé par un plafond vitré. Tout autour de cette seconde pièce, dont la disposition rappelait un peu les patios de Séville, régnait une arcade intérieure. Au milieu, dans une vasque de marbre, garnie d'azalées, un mince jet d'eau jaillissait et retombait avec un frais gazouillement. Ça et là, autour des sveltes colonnes de la galerie, des tables chargées de livres et de bibelots, un piano à queue, des divans et des fauteuils, de grandes lampes dressées au centre de jardinières fleuries, donnaient un caractère d'intimité à ce salon spacieux, qui tenait du boudoir et de l'atelier » (André Theuriet, *Charme dangereux*, p.285, op. cit.).

<sup>90</sup> La cigarette garde encore un petit parfum de provocation à l'époque, comme on l'a vu pour Mme Germain.

<sup>91</sup> « La comtesse Acquasola complètement décavée, et venant emprunter dix louis à Mme Liebling ; Flaminus Ossola, qui consultait Mania sur un article destiné à la *Gazette des Etrangers* et qui, ravie de causer avec le peintre, ne bougeait plus de sa chaise » (*ibid.*, p. 288).

<sup>92</sup> *Ibid.*, p.85.

<sup>93</sup> « La blonde comtesse Nadia de Combrière montrait hardiment dans l'échancrure carrée de son corsage bleu pâle sa gorge opulente à peine voilée de tulle ; [...] Mme Acquasola se remettant des émotions de la roulette, en face d'une large tranche de cochon de lait et d'une coupe de Roederer. - Sônia Nakwaska rôdait à l'entrée du salon, tendant sa pâle frimousse de gavroche à chaque visiteur et profitant vicieusement de la solennité pascale pour se faire embrasser sur la bouche. Ayant l'air de grelotter dans sa robe de damas héliotrope, la frileuse et

Le regard porté sur les riches hivernants aristocrates et bourgeois est critique. Mariéton affirme qu'il les trouve prétentieux: « La société y est bruyante, bigarrée, sans charme. C'est aussi l'antique boulevard des snobs, des Tartarins du Littoral<sup>94</sup>. ». Chaque classe sociale a ses défauts propres. Romans et nouvelles de la Belle Epoque dont l'action se situe à Nice s'en font les interprètes privilégiés. Aristocrates et bourgeois ont en commun une extrême richesse qui rend intouchable et qui est souvent associée à la dépravation. Dans *Fleur de Nice*, Theuriet évoque « une société sans principes, sans moralité et sans scrupules », « la société frelatée de la colonie étrangère » et « la malaria contagieuse de ce monde cosmopolite »<sup>95</sup>.

Le rapport est explicite entre l'aspect factice du génie du lieu et celui des cosmopolites qui le peuplent en villégiature hivernale. On ne sait plus trop bien démêler le vrai du faux. On finit par se demander si les apparences trompent vraiment quelqu'un. Si la ville « pullule de fainéants, et autres philosophes »<sup>96</sup> comme aime à le rappeler Nietzsche, on y trouve des rastas, abréviation de rastaquouères qui illustrent la fausseté de cette société. Theuriet en dresse la liste précisant qu'il faut voir ce monde à distance et en courant<sup>97</sup>. Il met dans la bouche du journaliste Flaubert des propos qui les définissent sous des métaphores variées, avec un excessif goût du superficiel: « Leur conversation : un papotage clinquant, inconsistant et creux, de la mousse à faire des bulles de savon.[...]Avec ça de l'engouement factice de gens qui ne cherchent qu'à paraître et à s'en faire mutuellement accroire<sup>98</sup>. »

Les intellectuels français alors en villégiature sur la côte portent un jugement sévère sur la colonie aristocratique, mondaine et superficielle, qui vit en autarcie et recopie des modes de vie et des comportements considérés sans indulgence. Avec trois noms d'académiciens et de journalistes parisiens, Louis Bertrand, André Theuriet et Jean Lorrain, trois genres littéraires, les souvenirs, les romans et les nouvelles<sup>99</sup>, on a quelques portraits significatifs de la colonie russe de Nice.

Les critiques de la colonie slave pleuvent sous la forme romanesque chez Theuriet. Elles sont moins politiques mais reprennent la critique du sentimentalisme excessif des souvenirs. Les descriptions de mœurs sont accompagnées de jugements sans indulgence. Le chauvinisme fait mépriser tout ce qui n'est pas français et n'entre pas dans les cadres rationnels de cette pensée réputée pour son cartésianisme.

Theuriet, dans *Charme Dangereux*, montre leur patriotisme, lors d'une soirée à l'opéra, durant laquelle on demande l'hymne national russe. La Ludkof a un gros succès. La colonie, debout dans la salle pour écouter l'hymne, manifeste son patriotisme<sup>100</sup>. Reprenant « câlin »<sup>101</sup>, employé par Lorrain, avec une connotation péjorative, il porte un jugement à l'emporte pièce. La réalité sociologique et les comportements des femmes slaves sont fidèlement reproduits dans les romans, chez Theuriet, avec *Charme Dangereux*.

---

frêle Mme Nakwaska s'était assise près de la cheminée et regardait manger Mme Acquasola, en suivant ses moindres gestes du regard jaloux d'une femme que sa gastrite condamne à la diète » (*ibid.*, p. 348).

<sup>94</sup> Paul Mariéton, *La Terre Provençale*, p.3, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques 1890.

<sup>95</sup> *Ibid.*, pp.38; 40; 42.

<sup>96</sup> Propos de Nietzsche rapportés par Camille Spiess, *Nietzsche et Nice*, p 40, Nice, Athanor, 1942.

<sup>97</sup> « Les Rastas de la colonie, les Sao-Paulo, la princesse de Cottigue et sa fille, la blonde Hélène » (Theuriet, *Fleur de Nice*, p.29, *op. cit.*).

<sup>98</sup> *Ibid.*, p.36.

<sup>99</sup> C'est-à-dire à la fois des mémoires d'une certaine réalité et des œuvres de fiction.

<sup>100</sup> André Theuriet, *Charme Dangereux*, pp. 67 à 69, *op. cit.*

<sup>101</sup> « La princesse Koloubine chez Jacques, bd Carabacel « prodigua ces flatteries câlines dont les slaves ne sont point avares » (*ibid.*, p.76).

Deux points, exprimés dans le roman de Theuriet, sont significatifs des mentalités françaises de l'époque, vis-à-vis des slaves. Il stigmatise d'une part, une certaine conception de l'amour impossible et un peu fou. Le sens de la démesure d'autre part, s'illustre dans la pratique de la fête. A ce double titre, la colonie russe telle que la présente Theuriet, illustre les grandes images de la ville de Nice qui se construisent, peu à peu, au tournant du siècle, par le fait d'une poignée d'intellectuels parisiens. Si Theuriet a cru bon de choisir une aristocrate russe comme héroïne, pour pervertir son héros, lui inspirant un amour insensé, c'est qu'il est conforme aux idées reçues de son temps et de son milieu. Les Russes passent pour des fantasques, des excessifs et des irrationnels.

Lorsque Jacques voit Mania pour la première fois à l'Opéra, tout habillée de blanc, comme aimait à se décrire Marie Bashkirtseff mondaine, Theuriet en fait un rapide portrait physique, exprimant la dualité du personnage<sup>102</sup>. Jacques l'examine avec l'attention d'un peintre pour un modèle intéressant, notant que l'arrangement de sa toilette révélait une curieuse occupation d'art. Elle trône dans la loge, telle une reine. Il la sent inaccessible, et apprend ses origines à une réception chez la princesse Koloubine<sup>103</sup>. Tous les ingrédients sont présents pour une histoire romanesque à faire pleurer Margot : un jeune homme détruit par un amour fou pour une belle étrangère mystérieuse, inaccessible par son rang et ses modes de vie. Dans son autoportrait psychologique, Mania reconnaît faire souffrir ceux qu'elle aime<sup>104</sup>, avoue un caractère détestable<sup>105</sup>, un diabolique orgueil, une volonté de fer. Elle ressent du mépris pour les pusillanimes et les résignés<sup>106</sup>. Autant de défauts ressentis comme des qualités par Jacques. Elle se sait, pourtant, un cœur sensible. Si les hauts raisonnements la laissent froide<sup>107</sup>, elle est entière « tout ou rien c'est ma devise » dit-elle. Elle est le personnage féminin type de la perdition, inspiré à Theuriet par l'opinion qu'on se faisait de la société russe en villégiature, aristocratie futile et inconsciente de danser sur un volcan. Mania n'a pas d'amant. Elle refuse d'entrer avec Jacques dans le domaine du flirt, déclarant qu'elle a horreur de cette galanterie du bout des lèvres, particulière au français. L'incompréhension est réciproque. Selon elle, les Français ne comprennent rien à l'amour. Le légendaire rationalisme français est opposé, de manière manichéenne, à la démesure sentimentale slave. Lorsque Jacques lui demande, comment le comprenez-vous, vous les slaves, elle répond : « Comme un sentiment très naturel et très simple, une passion qui s'épanouit spontanément...les français avec leur manie d'analyse, leur vanité et leur positivisme raisonnent trop pour être sincèrement amoureux<sup>108</sup>. »

A travers Mania, les jugements se généralisent sombrant dans les stéréotypes. Thérèse déclare à son sujet : « Toutes ces étrangères sont peu formalistes. Elles ont des manières plus libres que nous autres. » Theuriet évoque les instincts dominateurs de la nature slave qui s'exaspéraient vite. Il juge que Mania mène cette vie en l'air, parce qu'elle fait partie d'une société où l'on aimait à s'amuser et où l'on dépensait sans compter.

La colonie russe véhicule aussi, selon Theuriet et nombre de ses contemporains, à en juger par le gros succès commercial de l'ouvrage, un sens de la démesure qui s'illustre dans une manière de faire la fête. Pour la plupart, les Russes, inconscients des réalités internationales, ne songent qu'à s'amuser. Bertrand le disait déjà, c'est le portrait qu'en dresse

---

<sup>102</sup> André Theuriet, *ibidem*, p.64.

<sup>103</sup> « Une véritable artiste et de plus une grande dame jusqu'au bout des ongles[...]sa mère appartenait à une très haute famille galicienne, son père avait une très haute position financière à Vienne et elle a épousé le baron Liebling dont elle s'est séparée avec éclat. » (*ibid.*, p.85, *op. cit.*).

<sup>104</sup> *Ibid.*, p.97.

<sup>105</sup> « Un cœur désabusé et tourmenté plein de désirs comprimés et de méfiances dédaigneuses » (*ibid.*, p.156).

<sup>106</sup> *Ibid.*

<sup>107</sup> En cela elle renvoie aux stéréotypes russes vus par les français.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p.92.

également Theuriet<sup>109</sup>. Même s'il faut laisser la part de l'interprétation littéraire, la description qui en est faite est très proche de la réalité. A la villa Endymion, chez la princesse Koloubine, on trouve l'expression de l'esprit slave, par les fêtes qui y étaient données<sup>110</sup>. Pour la Pâque russe, toute la colonie est réunie pour s'amuser. Theuriet montre les coutumes et pratiques, au chapitre XV. L'abondance des mets, le luxe de la présentation, le raffinement de la décoration florale et l'inévitable champagne, donnent le sentiment d'un événement exceptionnel et d'une allégresse collective, avec de nombreuses embrassades. Des libations, dans une décoration florale et une ambiance de gaieté... avec, respect des traditions, la présence, sur la table, du cochon de lait difficile à trouver en ce mi-avril<sup>111</sup>, les ripailles sont saintes... Russie oblige : « L'éclatante blancheur du linge russe s'harmonisait doucement avec la pâleur des roses et le scintillement de la lourde argenterie de famille. La fragrance des lilas se mêlait à l'appétissante odeur des mets fortement aromatisés et aux senteurs anisées du kummel<sup>112</sup>. »

L'image de l'Amour, de la fête et de la démesure semble incompatible avec celle de l'Eden. Elle se comprend dans un contexte niçois de baroque au quotidien, vision très méditerranéenne du goût du Beau dans la fringale des plaisirs spontanés. A cette idéologie qui n'a que peu à voir avec Theuriet et les intellectuels parisiens dont il fait partie, se superpose un aspect de la mentalité parfois décadente et parfois moralisatrice exportée de la capitale qui trouve dans le cosmopolitisme et ses amusements un support de choix. Theuriet comme certains de ses amis du « Tout-Paris » devient ainsi voyeur critique du Carnaval des pratiques mondaines et des aristocrates slaves venus à Nice faire la fête dans l'inconscience quasi totale du devenir proche de l'Europe, de la Guerre et de la révolution bolchevique. Nice capitale d'hiver des plaisirs, une invention de Theuriet et de ses amis, que les étrangers aristocrates slaves illustrent par leurs comportements.

Theuriet représente ainsi à quelques détails près le raccourci de ce « Tout-Paris » qui a modelé les mythes de Nice: Tombé aujourd'hui en désuétude, *has been* parmi tant d'autres, il suit les modes littéraires, prend un pseudonyme, tient salon.

Académicien, il préface volontiers des guides touristiques à la gloire du pays niçois, auberge espagnole des références, symbiose intellectuel de la Grèce et de l'Italie, véritable Eden retrouvé où quand on reste, on revient.

Journaliste, il est partie prenante des principales images esthétiques de la ville dont le mythe décadent d'un paganisme voluptueux dû à une nature aphrodisiaque.

Romancier, il se fait le précurseur d'un courant parisien conservateur bien pensant moralisateur, invente avec quelques autres auteurs Nice comme ville de saison au point d'orgue Carnavalesque qui fossilise le thème de la fête. Il véhicule aussi les mentalités françaises dans les critiques qu'il fait des principaux acteurs riches et oisifs de la villégiature hivernale cosmopolite.

A travers les représentations qu'il en donne Nice apparaît dans son œuvre comme le lieu de matérialisation privilégié d'un certain fantasme culturel commun à une intelligentsia parisienne dont il est un propagateur privilégié. Il apparaît néanmoins parfois en marge du sentiment commun à ces intellectuels venus de la capitale en villégiature hivernale, en particulier dans sa perception des autochtones et de la présence des artistes dans la ville, ce

---

<sup>109</sup> André Theuriet, *ibid*, p.285.

<sup>110</sup> « Les fêtes données à la villa Endymion et composées d'hôtes triés sur le volet étaient l'objet de convoitises de tous ceux qui avaient des prétentions à faire partie du high life niçois et une invitation de la princesse était une sorte de lettre de créance. » (*ibid.*, p.80).

<sup>111</sup> *Ibid.*, p.349.

<sup>112</sup> *Ibid.*, pp.346-347.

qui permet de ne pas le réduire à un personnage monolithique qui serait le simple miroir d'une petite coterie.

## • Petite bibliographie

### NOTES

Emile Négrin *Promenades de Nice*, Cauvin, Nice, 1862

### ROMANS

Jean Lorrain *Le Poison de la Riviera*, Paris, Table Ronde. [1906] 1992.

Sienkiewics, *Sur la Côte d'Azur*, Paris, Librairie Universelle, 1905.

Theuriet André *Charme Dangereux*, Paris Calman-Lévy, nouvelle collection illustrée, 1910 [1891]

Theuriet, *Fleur de Nice*, Paris, Ollendorff, 1896.

### POESIES

André Theuriet, *Bouquet de fleurs*, Paris, Fayard, 1895.

André Theuriet, *Jardins d'automne*, Paris, Lemerre, 1894.

### BIOGRAPHIES

H. Bonnemain, *Pages choisies des auteurs contemporains, André Theuriet*, Paris, Colin, 1907.

Emmanuel Besson, *André Theuriet, sa vie, ses œuvres*, Paris, éditions Besson, 1889.

Camille Spiess, *Nietzsche et Nice*, Nice, Athanor, 1942.

### CHRONIQUES

Théodore de Banville, *La mer de Nice*, lettres à un ami, Marcel Petit éditeur, 1860.

Gabriel Charmes, *Les stations d'hiver de la Méditerranée*, Paris, Calman-Lévy, 1885.

André Theuriet, article « Théâtre inconnu » in *le Journal du Jeudi* du 3 janvier 1895.

### GUIDES TOURISTIQUES

Stephen Liégeard, *La Côte d'Azur*, Paris Quantin 1887

Paul Mariéton, *La Terre Provençale*, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques 1890.

Adrien Marx, *Rives bénies, de Marseille à Naples*, Paris Librairies Imprimeries réunies, 1895.

Henri Moris, *Au pays bleu*, Préface d'André Theuriet, Paris, Plon 1900.

Mme Rattazzi, *Nice la Belle*, Nice, Société typographique, 1854, 2<sup>e</sup> édition.

Gabrielle Réval, *La Côte d'Azur*, Grenoble Arthaud, 1934.

Robert De Souza, *Nice capitale d'hiver*, Paris Berger Levrault 1913

### RECITS

Paul Arène, *Au bon soleil*, Paris, G. Charpentier, 1881

### SOCIOLOGIE

Annie Sidro, *Le Carnaval de Nice et ses fous*, Nice, éditions Sare, 1979.

### SOUVENIRS

Louis Bertrand, *La Riviera que j'ai connue*, Paris Fayard, 1933.

Sarty, *Nice d'Antan*, notes et souvenirs, Nice Isnard, 1921